

# Le Diable des Alpes : nouvelle suisse : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179409>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tout à coup, tandis qu'il s'absorbe dans cette recherche infructueuse, quatre bras robustes l'enlacent et deux grosses bouches tombent sur ses joues... En même temps une voix joyeuse lui crie aux oreilles :

— Eh bien ! Guillaume, est-ce que tu ne serais pas content de revoir ton frère *Alexandre* — et son épouse ?

Dans les préoccupations administratives que lui causait l'annonce du passage des deux éminents personnages, le digne major avait complètement oublié qu'il possédait un frère du nom d'*Alexandre* et que ce frère venait de se marier dans une localité des environs.

### Les mangeurs d'insectes.

Dans le nouveau volume que le célèbre D<sup>r</sup>. Livingstone a publié sur ses voyages dans l'Afrique méridionale, on trouve quelques détails curieux relatifs à la nourriture des habitants du lac Nyanza.

A certaines époques de l'année, dit Livingstone, on aperçoit des nuages qui semblent sortir de l'eau du lac, et qui s'élèvent dans l'atmosphère à une grande hauteur. Quand on traverse dans un bateau ces sortes de brouillards ou de vapeurs, on reconnaît qu'ils sont formés par la réunion de quantités innombrables de petites insectes du genre *cousin*. Ils sont si abondants qu'ils finissent, en tombant sur l'eau, par couvrir la surface du lac d'une couche épaisse et noirâtre.

Lorsqu'on se trouve au milieu d'un de ces nuages, on est obligé de tenir la bouche et les yeux constamment fermés. Ce ne sont toutefois que les Européens qui ferment la bouche dans cette circonstance. Les indigènes du lac Nyanza l'ouvrent au contraire toute grande. Ces cousins leur paraissent d'un goût exquis. Quand ils ne peuvent pas les happer en ouvrant la bouche, ils récoltent ces petits moucheron partout où ils se sont déposés. Ils les font bouillir dans de l'eau pour former des gâteaux qu'ils mangent avec délices. On avale ainsi, en une seule bouchée, plus d'un million d'êtres organisés.

On voit, à l'exposition universelle, un objet qui ne tient qu'une bien petite place, mais qui est destiné à en tenir une grande dans la vie usuelle. C'est tout simplement une clef, qui ne diffère des autres que par un certain agencement dans la boucle. Elle est exposée sous le nom de son inventeur : *Clef Baudet*.

Il a dû vous arriver bien souvent, après avoir quitté votre logis, de vous demander avec inquiétude si vous aviez bien fermé la caisse où sont vos fonds, le secrétaire où sont vos lettres, le coffret où sont vos bijoux, en un mot tous les meubles réservés que protège une serrure prudente contre les doigts rapaces ou simplement curieux. Eh bien, la *Clef Baudet* est chargée de vous épargner ce tourment. Elle vous dit, par un signe apparent et certain, si la serrure est ouverte ou fermée, ce qui est l'essentiel, et elle indique même à combien de tours la fermeture a eu lieu. C'est une rapporteuse qui vous révèle, à un cran près, l'état de tous les pènes du logis. Et comme la *Clef Baudet* ne

coûte que quelques sous de plus que les clefs ordinaires, qui elles-mêmes peuvent recevoir, moyennant quelques centimes, l'annexe, il est clair que ce système de fermeture se substituera sous peu à tous ceux qui sont en usage.

Il est souvent fort difficile à nos campagnards, en faisant au militaire, d'y tenir leur rôle conformément à l'étiquette ; on a oublié ou l'on s'embrouille, et puis l'habitude revient avec une persistance opiniâtre, et les naïvetés vous échappent comme si elles ne coûtaient rien.

Le *Messenger des Alpes* cite celle-ci, vieille déjà, d'un caporal chargé du commandement d'un petit poste :

« Par le flanc droit — à droite.

Pas de route — Marche — Ora allein ? »

C'était juste le moment de partir.

Et celle-ci, toute récente, d'un conseiller d'abbaye chargé de conduire la musique qui parcourait pour la première fois les rues de la localité. On devait faire par files à droite ; mais la force de l'habitude l'emportant, notre brave homme s'écria :

— O !

Ni plus ni moins qu'à son attelage.

### Le Diable des Alpes.

#### VI.

Vers la fin d'une autre journée, comme ils étaient encore assez éloignés de toute habitation, ils virent le ciel se couvrir par degrés d'épais nuages, qui eurent bientôt obscurci l'horizon resserré du Valais ; le tonnerre lointain se fit entendre par intervalles, avec ce roulement sourd et majestueux qu'on ne lui connaît que dans le voisinage des plus hautes montagnes. Bientôt de larges gouttes d'eau vinrent se perdre dans la poussière que la chaleur des jours d'été avait accumulée sur le grand chemin, et firent sortir de la terre, depuis longtemps privée d'humidité, ces émanations légères dont l'odeur argileuse et rafraîchissante est savourée avec délices par le voyageur haletant ou par le cultivateur inquiet de longues sécheresses. C'étaient les préludes d'un orage ; Tony ne demandait pas mieux que de chercher un abri sous de grands arbres qui se trouvaient dans la prairie à quelques centaines de pas du chemin ; Ludwig connaissait le danger d'un pareil voisinage, mais il n'y pensait pas, il se laissa conduire sans résistance par son guide ignorant.

Appuyé contre un vieux chêne, il se livra à une rêverie plus profonde que jamais, et s'écria tout à coup : Que ne puis-je, du moins, lire, au sein de ces noirs nuages, si j'en serai aimé un jour !

La rapide lueur d'un éclair lui laissa entrevoir une figure noire debout à ses côtés. Une voix sépulcrale frappa ses oreilles : Voici l'instant de satisfaire à ta seconde demande. Tes vœux seront accomplis si tu prononces le nom d'Aloïse dans le court intervalle qui s'écoulera entre l'apparition et la disparition de l'un de ces feux qui sillonnent l'air. Je t'observerai d'ici près ; prends garde à toi, faible mortel, qui prétends commander aux esprits infernaux !

— C'est assez, fais silence, esprit des ténèbres, ne m'interromps pas, s'écria Ludwig, qui dans le même instant prononça le nom d'Aloïse, tandis qu'un éclair s'éteignait dans le ciel. Incertain sur le résultat de cette première épreuve, sa tête s'inclina profondément sur sa poitrine, et comme il la relevait avec promptitude pour concentrer toute son attention sur les nuages, un second éclair plus rapide encore que le premier avait traversé le ciel avant que l'infortuné Ludwig eût pu entr'ouvrir la bouche. Une sueur froide se répandit sur tout son corps, et ses membres furent saisis d'un tremblement convulsif. L'orage alors redoubla de violence : le vent, plus furieux que jamais, menaçait renverser

le vieux chêne dont les branches se brisaient avec fracas ; des figures fantastiques voltigeaient devant sa figure semblables à une nuée de chauve-souris ; plus loin, le hibou faisait entendre son cri plaintif et lugubre ; le regard fixe, la pensée suspendue et concentrée sur un seul objet, Ludwig était résolu à ne se laisser intimider par rien, à ne détourner la tête à aucun prix, à ne point répondre aux paroles qui lui seraient adressées.

— Ne crains-tu pas de manquer l'instant favorable ? murmurait à ses oreilles la malicieuse voix ; regarde ici ces deux serpents qui vont te dévorer ! l'arbre tombe ! sauvons-nous...

Ludwig, impatienté, repoussa avec violence la noire apparition qui se pressait contre lui ; il crut sentir des griffes aiguës pénétrer profondément dans sa main, mais la douleur ne put le distraire, et, dans la même seconde, il prononça d'une voix forte et rapide le nom d'Aloïse : l'éclair brillait alors.

— Ma foi, monsieur, il n'était pas nécessaire d'accompagner votre exclamation d'un geste si vigoureux, s'écria Tony ; vous avez failli me casser deux dents.

— L'éclair a-t-il fini avant moi ?

— Qu'en sais-je, moi ; m'avez-vous laissé le loisir de vous écouter avec vos coups de poing !

Le malheureux fut plus incertain que jamais, et, après cette troisième épreuve, l'avenir demeurait aussi sombre pour lui que le vaste voile de ténèbres dont le Valais tout entier était recouvert dans ce terrible instant.

Tony murmurait alors tout bas ces paroles : le pauvre garçon est fou, mais bien fou ! c'est dommage !

Les cris perçants d'une voix qui n'était pas inconnue se firent alors entendre ; une femme appelait au secours, et des vociférations se mêlant au bruit du vent, arrivaient confusément aux oreilles de nos voyageurs.

— Ce sont des gens qu'on assassine, dit Tony.

— Volons à leur secours, s'écria Ludwig.

— Très-volontiers, pourvu qu'ils ne soient pas douze et que le diable ne s'en mêle pas, répondit le premier ; nos bâtons ferrés peuvent en mettre quatre en déroute. Ils hâtèrent leur marche vers un petit bois qui s'offrait devant eux, et une jeune personne, apercevant l'approche de deux étrangers, vint tomber à genoux devant eux en implorant leur assistance. Ludwig, frappé des accents de cette voix et des formes que lui laissait vaguement entrevoir l'obscurité, eut cependant assez d'empire sur lui-même pour courir d'abord au danger ; ils arrivèrent pour voir tomber un jeune homme sous les coups de deux bandits, tandis qu'un troisième luttait avec avantage contre un vieillard qu'il était sur le point de terrasser : près de là un char était enfoncé dans une fondrière, et deux flambeaux de résine éclairaient cet horrible tableau.

Il n'y avait plus un instant à perdre ; Ludwig abattit d'un coup l'assassin du vieillard et vint au secours de Tony, aux prises avec les deux autres scélérats qui cherchèrent alors leur salut dans la fuite.

Hélas ! une vive douleur vint succéder à la satisfaction de voir le danger dissipé. Le jeune homme était sans mouvement et sa sœur évanouie à ses côtés. Oh mon Aloïse ! mon Aloïse ! s'écria le malheureux père, reviens à la vie, ouvre les yeux, je n'ai plus que toi pour consoler mes vieux jours !

Chaque lecteur peut aisément se figurer les transports de Ludwig, l'étonnement de Tony, l'explosion de reconnaissance du bon Wittembach, lorsqu'ils se furent reconnus à la suite d'une rencontre inattendue. Mais l'amant d'Aloïse était si troublé que ce fut machinalement qu'il aida Tony à relever le char et à y placer les infortunés voyageurs, qu'ils escortèrent jusqu'à Saint-Maurice, où ils arrivèrent fort avant dans la nuit. Tony, toujours actif, toujours prêt à rendre service, prépara les logements, força le vieillard et sa fille à aller prendre quelque repos, donnant sa parole d'honneur que lui et son compagnon de voyage veilleraient jusqu'au jour auprès du corps du jeune Wittembach. Le vieillard était trop faible pour résister aux sollicitations de sa fille qui le suppliait de se retirer, et la pauvre Aloïse fut contrainte de le suivre, bien qu'elle fût hors d'état de songer à dormir.

Après un long intervalle de silence, Tony, surpris de l'état de stupeur dans lequel Ludwig était tombé, après un événement qui lui avait rendu son Aloïse, s'efforça de l'en tirer.

— Monsieur, monsieur, dit-il, vous avez bon goût si c'est

vraiment là cette Aloïse de vos rêves ; réjouissez-vous donc de l'avoir retrouvée ; le papa sera tout heureux de la donner pour femme à son sauveur.

— Jamais ! jamais ! pourquoi l'ai-je revue ?

— Vous l'avez revue pour l'épouser ; tenez, je suis bon enfant, je vous pardonne d'avoir mal profité de mes marguerites ; je vais tirer votre sort avec cinq petites boulettes de pain, vous verrez qu'elles feront toujours une croix lorsque je les jetterai pour vous sur le plancher. Je vais d'abord les lancer trois fois pour la jolie demoiselle ; ah qu'il fait bon vivre ! ce sont toujours de belles croix bien formées. Maintenant, monsieur, c'est votre tour. Allons ! pensez à ce que vous désirez le plus au monde.

Tony disparut alors aux yeux de Ludwig ; un fantôme grisâtre prit sa place au chevet du lit sur lequel on avait couché le jeune Wittembach. Avec un sourire sardonique il saisit les cinq boulettes qu'il laissa tomber sur un coussin ; loin de s'y arranger en croix, elles parurent figurer la première lettre du mot *non*. Bah, dit le fantôme, d'un ton de voix moqueur ; il n'y a pas là de quoi s'inquiéter, nous pouvons essayer deux fois encore. Au second jet les boules se rangèrent en cercle ; la voix dit : Vous jouez de malheur, mais patience ! Au dernier coup la première figure reparut.

— *Non !* s'écria Ludwig, *Non !* malheur, malheur éternel sur ma tête, le ciel m'abandonne ; eh bien, Satan, saisis ta victime ! Oui, je te reconnais, te voilà comme au premier jour. Ah ! tu rends la vie à ce cadavre, il a levé la tête, c'est mon âme que tu veux, elle est à toi, prends-la !

Tandis qu'à ses cris forcenés on accourait de toutes parts et que de vigoureux paysans s'efforçaient de le contenir, Tony se voyait partagé entre la surveillance de son malheureux patron et le désir de rappeler à la vie le jeune Wittembach qui semblait sortir d'une longue léthargie ; ses blessures n'avaient point été mortelles, un profond évanouissement avait fait croire qu'il n'était plus ; mais les secousses du char jointes aux cris de Ludwig, l'avaient sorti de cet état ; ses premières paroles furent : mon père ! ma sœur ! Ils étaient déjà dans ses bras, rendus à l'espérance et au bonheur. Le médecin, qu'on avait fait appeler, annonça qu'il était hors de danger et qu'il ne tarderait pas à se rétablir. Mais Ludwig, qu'on avait placé dans un appartement voisin, lui parut gravement malade. Il avait un transport au cerveau, occasionné par le chagrin, la fatigue et une diète trop sévère : « Cette maladie ne date pas d'aujourd'hui, dit-il ; il doit avoir déliré depuis plus de quatre jours, et si les accès augmentent d'intensité, je ne puis répondre de sa vie. »

Tony eut alors la clef de l'explicable conduite du malheureux Vaudois ; il confirma l'opinion du docteur en lui racontant en détail la manière d'être de Ludwig pendant son voyage ; et lorsque le médecin eut fait entendre qu'il soupçonnait une cause morale à cette maladie, l'herboriste s'écria : Parbleu, je le crois bien, cette cause n'est pas loin de nous, je veux mourir si ce n'est pas la jolie demoiselle que vous avez vue au chevet du lit de son frère.

(La fin au prochain numéro.)

Je rencontre Calino, l'autre jour, tout de noir habillé.

— Tu as donc perdu quelqu'un de ta famille ?

— Pas encore, me répondit-il d'une voix sombre, mais mon pauvre oncle est condamné par la Faculté.

— Vraiment !

— Il ne passera pas la semaine, et je me suis mis en deuil quelque temps à l'avance pour qu'il sache au moins, le pauvre homme, combien je le regretterai.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

### Cabinet de lecture de L. Monnet, place St-Laurent.

Ce cabinet de lecture, qui sera presque entièrement renouvelé d'ici à la fin de l'année, vient d'être augmenté d'un grand nombre d'ouvrages nouveaux. — **Prix d'abonnement, 1 fr. par mois.**